

Robert Walser

Retour

dans

la neige

ZOE

Poche



ROBERT WALSER

RETOUR
DANS LA NEIGE
PROSES BRÈVES, I

*Traduit de l'allemand
par Golnaz Houchidar*

Préface de Bernhard Echte

ZOE

Poche

La traductrice remercie Wilfred Schiltknecht
de sa relecture attentive

Les textes du présent ouvrage ont paru en version
originale dans *Sämtliche Werke in Einzelausgaben*, édités
par Jochen Greven, vol. 3, *Aufsätze*, vol. 15,
Bedenkliche Geschichten, vol. 16, *Träumen*,
Suhrkamp Verlag, Francfort, 1985

Les trois textes « En tramway »,
« Quelques lignes sur le chemin de fer » et
« L'incendie » sont parus dans *Feuer*, Suhrkamp
Verlag, Berlin, 2005

© License edition by permission of the owner
of the rights the Robert-Walser Stiftung, Bern
© Suhrkamp Verlag Zürich, 1978 und 1985

Édition française originale : Éditions Zoé, 1999

Pour la traduction française : © Éditions Zoé,
46 chemin de la Mousse,
CH-1225 Chêne-Bourg, Genève, 2023
www.editionszoe.ch

Maquette de couverture : Notter + Vigne
Illustration : Hofstetten bei Brienz, Oberland bernois,
novembre 1968 © Keystone/Photopress-Archiv
ISBN 978-2-88907-184-5
ISBN EPUB: 978-2-88907-185-2
ISBN PDFWEB: 978-2-88907-186-9

*Les Éditions Zoé bénéficient du soutien de
la République et Canton de Genève,
et de l'Office fédéral de la culture.*

Préface

« Mais si jamais je devais devenir porteur de journaux, écrit Robert Walser le 18 janvier 1907 à Christian Morgenstern, je préférerais *me faire soldat*. » Cette phrase en apparence si résolue n'était pourtant pas aussi sérieuse qu'il y paraissait. Dans son premier roman *Les Enfants Tanner*, publié à peine quelques jours plus tard, Walser écrit en effet : « L'histoire du soldat est une façon de parler que j'ai choisie pour conclure mes discours. » Christian Morgenstern, son lecteur, savait bien entendu comment interpréter la phrase de Walser. Il était même inquiet de voir Walser écrire si volontiers pour des journaux et des revues littéraires. Christian Morgenstern partageait donc le préjugé, encore courant aujourd'hui, selon lequel la brève durée de vie d'un quotidien ou d'une revue rend nécessairement inférieure la valeur des textes qu'on y publie.

Walser prouve, comme aucun autre écrivain, que ce n'est pas nécessairement le cas. Il disait lui-même aimer « se mouvoir dans le

style des petites choses quotidiennes», mais tout ce qui lui vient alors sous la plume devient poétique. À la manière d'Hofmannsthal qui, quand on lui demandait où la profondeur des choses pourrait se cacher, répondait «à leur surface», Walser révèle dans les publications les plus éphémères de son écriture le charme irrésistible et l'attrait inaltérable de sa poésie. Parmi ceux qui l'ont remarqué en premier, le moindre n'est pas Franz Kafka qui, dès 1907, accourait enthousiaste chez son ami Max Brod pour lui lire à haute voix – parfois secoué de rire – une nouvelle prose de Walser qu'il avait trouvée dans les colonnes de la revue *Schaubühne*. Robert Musil, Hermann Hesse, Kurt Tucholsky, Walter Benjamin furent aussi très tôt les admirateurs de Walser. Ce n'est donc peut-être pas un hasard si Walser était un des rares auteurs bien accueillis dans presque tous les quotidiens et revues de l'époque, bien que la plupart des rédactions aient été brouillées entre elles (vieille habitude des intellectuels allemands), considérant la publication chez «l'ennemi» comme une véritable trahison. Comme feuilletoniste, Walser s'était donc fait un nom et il était conscient de sa propre valeur. «Je m'étais déclaré en accord avec le qualificatif de *feuilletoniste*, écrit-il peu de temps avant de se taire à jamais, l'idée sentimentale qu'on ait pu me considérer

comme un artiste déchu ne m'a jamais embarrassé. Une sorte d'ombre semblait parfois me mettre doucement la main sur l'épaule et une voix me demander : "Est-ce encore de l'art ce que tu fais ?" Et pourtant, je pouvais me dire à moi-même que celui qui persévère dans ses efforts n'a pas besoin de se laisser importuner par les exigences d'un modèle idéal. »

À quelles exigences faisait-il allusion ? À celles de l'esthétique de la représentation qui prétend voir le poète hissé dans la position d'une autorité sociale et intellectuelle du haut de laquelle il verrait, déchiffrerait et organiserait tous les signes du temps, si possible dans de gros romans captivants. Ce genre de servitudes et de « vastes associations épiques » avaient commencé très tôt à « irriter » Walser, et c'est pourquoi « la petite forme », la « prose » devinrent son style d'expression préféré. Walser avait certes déjà écrit au moins sept romans (dont trois n'ont pas été édités et ont aujourd'hui disparu, un quatrième est resté dans un tiroir), mais son œuvre principale est constituée par plus de mille cinq cent de ces petites proses qui ont paru dans les publications les plus diverses. Il en a aussi édité une petite partie sous forme de recueils, mais la revue et le journal restèrent son domaine de prédilection.

Même Walser ne prenait pas toujours soin de conserver ses textes si bien que, malgré l'excellente édition complète de son œuvre parue en langue allemande au milieu des années soixante-dix, il arrive encore que le chercheur, patient comme un orpailleur tamisant les gazettes de ces années-là, découvre soudain un trésor inattendu. Ainsi, ce volume présente trois proses réapparues dernièrement et inédites à ce jour.

Quelle surprise : ces textes n'ont pas pris une seule ride. Rien n'y paraît poussiéreux ni usé par le temps. Il se peut même que l'innocence du regard, l'infinie curiosité du flâneur ne deviennent véritablement manifestes qu'aujourd'hui puisque, avec le temps, les éléments historiques se sont trouvés relégués à l'arrière-plan. Il y a cependant autre chose : Walser ne se place jamais au-dessus de ce qu'il décrit. Modèle exemplaire, il opte dans « La petite Berlinoise » pour une perspective d'une apparente naïveté. Pour lui, les choses et les gens sur lesquels il écrit sont plus importants que sa personne, son regard, sa compréhension. Il reste ainsi fidèle à lui-même et mystérieusement pur. Il connaît bien entendu tous les raffinements intellectuels de son temps, mais une pudeur tout à fait particulière lui conseille de s'en préserver.

Lorsque Walser revient en Suisse, sous la neige, au début de l'année 1913, sa retenue devient alors une règle de vie. Comme il le formulera plus tard, il menait à cette époque « une sorte de campagne contre ceux qui se moquaient de la vénération ». Sachant parfaitement que les plus grands esprits contemporains riraient de lui, il rechercha alors de plus en plus l'intériorisation, la contemplation, la simplicité et la beauté. Certains auront peut-être pensé qu'il se retirait dans un monde idyllique, mais il n'en est rien. Car même les phrases où Walser semble s'enthousiasmer sans réserve sont tissées d'ardentes et sombres conjurations. Jusque dans leur style, elles expriment ce qui paraît menacé : une beauté apparemment involontaire « qui possède la simplicité et la pureté des poèmes », comme l'a écrit Stefan Zweig à propos de Walser. « Apparition unique, poursuivait-il, il n'appartient à aucun groupe, aucune catégorie, aucune communauté. C'est un original du genre le plus profond et le plus étrange, dont l'originalité s'exprime de façon inoubliable dans chacune des lignes, chacun des paragraphes qu'il écrit. » Ici ou ailleurs, qu'importe, même dans le feuilleton d'une petite gazette, oui, précisément dans ces feuilletons-là...

Bernhard Echte
Archives Robert Walser, 1998

Une rue de grande ville

Certaines rues du cœur de la vieille ville sont étrangement abandonnées; une cathédrale dans sa vénérable splendeur ou une morne caserne ou un vieux château accentuent encore cette impression de silence et de solitude. Dans l'ambiance bourgeoise et la pâle lumière des brasseries, quelques convives du soir sont assis à des tables et lisent le journal; le garçon de café est là, désœuvré, le torchon sous le bras. Quelques rues plus loin, dans un autre quartier, les gens se hâtent en se côtoyant et se suivant de près, personne, semble-t-il, ne les poursuit ni d'ailleurs ne les attire. Tous ces gens vont vers des lieux semblables et viennent des mêmes lieux et se tiennent tous dans une espèce de réserve admirable. Les arbres sont d'un vert étrange, pas comme dans d'autres villes. Un paisible cimetière de l'ancien temps borde une des rues les plus animées de la ville où, sur des pavés cahoteux, roulent sans cesse des fiacres, des charrettes et des omnibus. Dans les brasseries,

on remplit des chopes de bière sans relâche et il se trouve des buveurs et des clients pour tous ces verres qui se vident au fur et à mesure. Les chefs de ces lieux de divertissement se comportent comme des officiers sur un champ de bataille, mais on voit les officiers passer sans bruit, calmes, posés et modestes, comme s'ils en avaient plus qu'assez depuis longtemps de montrer leur mordant, ce qui est certainement le cas de temps à autre. En passant d'un trottoir à l'autre, on doit veiller à ne pas se faire écraser, mais cette prudence est imperceptible, elle est devenue une habitude. Comme cette grande ville entrave et dévore les élans humains. Les gens qui habitent le nord n'ont peut-être pas vu depuis un an les quartiers élégants et lumineux de l'ouest de la ville, et on ne voit pas ce qui pourrait inciter une habitante des quartiers ouest à se rendre du côté de la gare de Silésie si une circonstance particulière ne l'y oblige pas.

Dans cette ville, on ne voit que très peu d'infirmes, sans doute parce que, craignant cette incessante circulation, les gens malades et fatigués ont toutes les raisons de rester tranquillement à la maison. Tout ce qui bouge dans la rue est plus ou moins vaillant et plein d'entrain et affiche la joie de vivre, ne serait-ce que pour respecter les convenances, car chacun perçoit que tous ceux qui vivent et

marchent ici s'imposent une sorte de discrète politesse. Ne serait-ce que par prudence, ceux qui sont contrariés et découragés doivent réprimer leur contrariété et leur découragement, celui qui ne se maîtrise pas se voit contraint de se dominer, celui qui aimerait rire aux éclats de plaisir comprend immédiatement qu'il ne doit pas le faire, et celui à qui les larmes montent aux yeux se détourne brusquement et regarde une vitrine comme si elle était une pure merveille. Le flirt se sert des moyens les plus simples et les plus doux à la fois. Bien que dans les rues et sur les places et dans les tramways, l'inconnu semble soigneusement éviter l'inconnu et chacun craindre tout frôlement ou toute sensation, il y a tout de même nombre de belles et douces approches, plus que l'observateur ne peut en soupçonner ou l'étranger en observer, c'est précisément parce que celui qui entreprend ou prévoit quelque chose agit comme s'il rêvait ou calculait dans le vide. S'il arrive un petit désagrément, qu'un cheval tombe sur les pavés souvent glissants, ou alors que survienne une querelle, ou quelque chose de semblable, il se forme la plupart du temps aussitôt autour de l'événement un joli groupe de passants qui ne se montrent ni indifférents ni même agités devant cet intermède.

Tout est propre. Les vitrines brillent de la même méticuleuse propreté que les paroles, celles des gens cultivés comme celles des incultes; la bonne apprend à se mouvoir comme Monsieur et Madame, et la maîtresse de maison, digne et inaccessible, ne s'exhibe pas devant sa porte. L'écolier, innocent boute-en-train, ramène son certificat à la maison dans le même tramway où se trouve la fille de joie ou l'homme qui prend ici le temps d'échafauder ses prochains coups, et les uns n'importunent pas les autres. Bien des yeux brillent d'une nostalgie secrète, bien des lèvres se serrent, bien des âmes tremblent, mais tous veulent être convenables, tous veulent aller le chemin de la raison, tous peuvent et veulent se préserver. Les rues se ressemblent comme les destins des hommes, mais chacune a pourtant son propre caractère et un destin n'est jamais comparable à un autre. Pour ce qui est de l'élégance, en général on la recherche et on la comprend en l'empêchant de s'épanouir; son charme le plus fou réside dans une certaine négligence, un peu comme la noblesse de la pensée et du sentiment qui s'efface quand elle lutte pour s'exprimer, ou alors un peu comme le style du langage qui s'échappe là où il veut apparaître.

Il y a dans la grandeur et la fierté de cette ville un silence indéniable; et une absence de

bruits couronne le bruit, si bien que lorsque pour un temps, on a vécu retiré dans le silence de la campagne, on aspire à le réentendre comme si c'était un baume. Et il n'y a aucun doute que dans les grandes villes domine le besoin manifeste d'éviter toute hâte et toute précipitation superflues. Ici, bien boire et bien manger est très important; ceux qui ont faim sont en colère contre leurs semblables qui dérangent partout où ils vont, que ce soit en jouant des coudes ou en exhibant un air insatisfait et colérique. L'aigreur est une ennemie de l'homme et une ennemie de celui qui se lamente inutilement, et comme là où les gens se côtoient de près chacun sait cela, on peut dire que la ville devenue une grande ville s'apprête à faire lentement disparaître toute cette fureur qui gronde dans le vide, puisque les enragés et les colériques ne supportent pas d'être parmi les hommes. Oh certes, on est souvent envahi de colère, de rage ou de haine, mais alors on sort, on se mêle aux autres, et voilà qu'à la bonne heure, ce fâcheux état de l'âme s'est à nouveau envolé. Dans la grande ville, une sorte de socialisme noble et visionnaire gagne tout naturellement de plus en plus de terrain et la haine des classes ne semble plus exister que dans les journaux qui la dépeignent. Si la santé de son âme et de son corps le permet, chaque journalier ou petit

ouvrier peut triompher sans s'énervier des riches qui souvent ne peuvent dissimuler qu'ils se sentent physiquement mal. Ce n'est donc pas le pauvre qu'il faut plaindre, mais le malade, car c'est lui qui se voit privé de ses droits et non celui qui est d'origine modeste. Voilà ce que nous apprend la rue de la grande ville avec éloquence. Mon Dieu, c'en est assez pour aujourd'hui, il faut que je sorte, il faut que je gambade dans le monde, je n'y tiens plus, il faut que j'aie sourire à quelqu'un, il faut que j'aie me promener. Ah, qu'il est joli, qu'il est joli de vivre.

Ce qu'il advint de moi

De naissance, je suis un enfant de mon pays, de condition je suis pauvre. De mon état, je suis humain, de caractère un homme jeune, et de profession le rédacteur du présent récit de ma vie. Mon cher papa m'a éduqué en m'envoyant de temps à autre à Ridau. Ridau est une petite ville, ancienne et mignonne, avec une ruelle unique mais vraiment large et un château gothique qui s'élance vers le ciel.

Ridau est le domicile de Monsieur Baumgartner. J'allais donc chez ce monsieur pour lui porter promptement les bonnes salutations et les meilleurs compliments de papa. Voilà pour mon éducation.

Mon instruction et ma culture résultent de la fréquentation d'un collège. Il s'agit là d'un lieu classique puisqu'il a été fondé par Napoléon, le grand et premier, ou tout au moins sous son influence. Puis, la vie toute crue me propulsa sur la trajectoire d'un feuilletoniste ordinaire. Oh ! n'eussé-je jamais écrit de chronique.

Mais le destin, toujours incompréhensible, l'a voulu ainsi. Il a fait de moi, semble-t-il, un écrivain intarissable et farci de connaissances, fringant et parfumé, et il a fallu que tous les traits si précieux de mon caractère, empreint de la musique de mes origines, se perdent, ce que je déplore avec des yeux en larmes et au plus profond de mon âme. Cruel destin auquel j'obéis!

Mais tout peut encore s'améliorer et qui sait, l'innocence de la campagne reviendra peut-être un jour jusqu'à moi et alors je pourrai à nouveau me tordre les mains dans la solitude. D'ici là toutefois, il semble que je sois enfoui dans la luxure d'un état de chroniqueur souriant et sautillant, et il n'y a que très peu ou plus d'espoir du tout que je sois jamais capable dans ma vie de pousser encore une fois un air de jodel avec panache et rusticité, comme sait si bien le faire Ernst Zahn, cet homme de lettres si diplomate et si remuant. Ernst Zahn et quelques autres non moins spirituels sont passés maîtres dans la mise en lumière de l'amour qu'ils portent à leur patrie.

Je n'ai jamais su comment fabriquer un produit de ce genre. Le monde est vaste et l'être humain est un mystère, et Napoléon était un grand homme, et Ridau est une petite ville ravissante, et l'essence même d'un homme

n'est jamais tout à fait perdue. Mais quelle étroitesse d'esprit que ces cancans de vieilles tantes du sud. Berlin est une si belle ville et ses habitants sont des êtres si travailleurs, si honnêtes et si gentils.